

# Le rire

PILLAH Niali Armand-Privat.

Université de Bouaké.

Courriel : [pillahniali@yahoo.fr](mailto:pillahnali@yahoo.fr)

## Introduction

Rire, c'est marquer la gaieté qu'on éprouve par un mouvement de la bouche et des muscles du visage, accompagné d'expirations plus ou moins sonores. Pour certaines personnes, le rire est indissociable de la raison parce qu'il est l'une de ses nombreuses manifestations qui font d'elle l'apanage humain : « " le rire est le propre de l'homme ", disait Aristote, repris plus tard par Rabelais. Cet énoncé devenu alors un lieu commun constitue une rupture (nette) entre le règne animal et l'homme, nature et culture. Le rire appartient en propre à l'espèce humaine et à la culture, sans antécédents observables et identifiables chez ses plus proches parents, les grands singes anthropoïdes »<sup>1</sup>. Non seulement nous faisons partie des gens qui ne croient pas que l'être humain et le singe descendent d'un même ancêtre, mais la science et la technique soutiennent aussi que le rire n'est pas la propriété personnelle du genre humain.

Qui donc, à part les hommes, a la capacité de rire ? Les rats et les primates. Ceux-ci rient, lorsqu'ils se chatouillent<sup>2</sup>. Cette vérité bat en brèche l'idée reçue de Henri Bergson selon laquelle « Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement humain »<sup>3</sup>. En d'autres termes, Bergson soutient que tout ce qui est risible se ramène à l'homme : soit c'est l'homme lui-même qui est l'objet de son rire, soit ce qui le fait rire n'a rien à voir directement avec l'être humain, mais fait penser à celui-ci (il s'agit, dans ce cas, d'objets fabriqués par l'homme, d'animaux, de plantes et de tout autre élément de la nature).

Malgré la remise en question des conceptions aristotélicienne et bergsonienne du rire, le rire humain est fondamentalement différent de celui des animaux, car il lui est supérieur. Qu'est-ce qui explique cela ? Le privilège humain est dû au fait que « [...] si le rire n'est pas le propre de l'homme, ses multiples fonctions, elles, le sont. Pourquoi ? Parce

---

<sup>1</sup> SMADJA (Eric), *Le Rire*, Paris, PUF, 1993, p. 3.

<sup>2</sup> SULTAN (Yoanna), « Le Rire. Enfin pris au sérieux », in *Science et Vie*, avril 2005, n° 1051, p. 125.

<sup>3</sup> BERGSON (Henri), *Le Rire*, Paris, Quadrige / PUF, 1940, p. 2.

que contrairement aux singes, nous avons développé la capacité de rire de ce qui nous entoure. Au même titre que le langage verbal, le rire est un outil pour évoquer et commenter le monde »<sup>4</sup>. Le rire animal ne fait pas partie de notre présente analyse concernant le comique. C'est donc celui de l'homme qui retient notre attention.

Trois catégories de stimulations auxquelles l'homme ne peut résister le poussent à rire : « [...] les chatouilles, le gaz hilarant et l'humour. [...] Mais la cause la plus fréquente de nos éclats de rire reste psychologique. Ainsi l'humour, sous toutes ses formes, est indissociable du rire, sa manifestation physique »<sup>5</sup>. Du rire, c'est son côté humoristique provoqué par des dessins, des paroles écrites ou vocales, des scènes vécues et des productions audiovisuelles que nous retenons dans nos critiques langagières. Il faut dire que l'humour est une forme d'ironie plaisante, souvent satirique, consistant à souligner avec esprit les aspects drôles ou insolites de la réalité.

Cette définition courante de l'humour est sans doute incomplète et insatisfaisante pour les puristes de la comédie. Cela n'est toutefois pas surprenant, parce que ce terme, comme beaucoup d'autres, est rebelle à toute signification faisant l'unanimité autour d'elle. C'est dire qu'à l'heure actuelle, ni les encyclopédistes ni aucun dote ne peuvent se targuer de dire avec exactitude ce qu'il est. G. Grigorieff en sait quelque chose. Son expérience en la matière s'énonce sans ambiguïté : « De nombreux philosophes, une armée de sociologues, les plus célèbres psychanalystes, les ironologues distingués, des historiens même, sans compter les humoristes, se sont penchés sur l'humour pour en donner une définition concise et exhaustive. Mais en vain ! L'humour échappe (quelle belle blague il nous fait) à toute définition rigoureuse, d'autant plus qu'il peut prendre de nombreuses facettes et un instant nous faire rire, l'instant suivant nous faire pleurer »<sup>6</sup>. Est-il donc permis de dire que l'humour appartient tant au monde du bien qu'à celui du mal ? Il existe, en général, deux types d'humours qui comportent eux-mêmes des sous-groupes.

Le premier est appelé humour rose, parce qu'il fait « se marrer » quasiment tout le monde et ne froisse presque personne. Il est intéressant, mais il n'est pas compris dans notre critique du rire. Il est plus familier au langage humain que l'autre forme d'humour qui pose problème, à savoir l'humour noir ou méchant qui blesse, énerve certains individus et fait par

---

<sup>4</sup> SULTAN (Yoanna), op. cit., p. 125.

<sup>5</sup> SULTAN (Yoanna), op. cit., p. 126.

<sup>6</sup> GRIGORIEFF (G.), « Postface », in BLOEM (Danielle), *L'humour juif*, France, Marabout (Humour 31), 1988, p. 113.

contre « rigoler » d'autres. C'est ce dernier type d'humour, qui invite à réfléchir sur la méchanceté humaine et l'étendue de la liberté d'expression, qui est l'objet de notre méditation sur le rire.

## I- RIRE ET BANDITISME

Dans bien des cas, les événements ordinaires de l'existence s'agencent de telle sorte qu'ils prêtent à rire, parce qu'il y a un désaccord parfait entre l'interprétation que nous faisons des mots d'autrui et ce à quoi renvoient, en vérité, ses propos. Ce désagrément du langage se rencontre même dans les conversations d'individus d'un très haut niveau intellectuel. Cette assertion reçoit un écho favorable dans un journal allemand, *Frankfurter Allgemeine*, qui met en relief la ruse dans l'art de parler, comme un moyen efficace d'escroquerie, utilisé par des faussaires qui ont ridiculisé le directeur du musée de Hambourg.

Ce malheureux s'est tardivement remémoré que « [...] tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute »<sup>7</sup>, avant de présenter ses excuses au public qui lui a fait confiance, mais aussi perdu son argent et son temps pour des imitations grossières<sup>8</sup>. Ce crime sophistiqué et culturel, commis par des affamés d'argent malhonnêtement acquis et avides de plaisanteries de mauvais goût, est d'autant plus étonnant qu'il ne se produit pas dans un pays pauvre comme la Birmanie, qui vit en vase clos, ou dans tout autre État tiers-mondiste, mais en Allemagne, qui est l'une des plus puissantes nations du XXI<sup>e</sup> siècle.

Les auteurs de ce forfait odieux et le directeur du musée, qui a, à sa portée, tant de moyens de communication et notamment la possibilité de contacter des particuliers ou des

---

<sup>7</sup> LA FONTAINE (Jean de), *Fables*, Paris, Hachette, 1999, p. 90.

<sup>8</sup> MEDDEB (Hind), « Revue de Presse du mercredi 12 décembre 2007 », in France 24, [http://www.france24.com/France\\_24\\_public/fr/revue-de-presse.html](http://www.france24.com/France_24_public/fr/revue-de-presse.html), site: consulté le 13-12-07 à 9h 21 : « *Frankfurter Allgemeine*, Allemagne. Les guerriers en terracotta : petit détail qui fait la différence. La dernière exposition du musée ethnologique de Hambourg qui présentait des statues de guerriers chinois en terracotta censés avoir plus de 2000 ans vient d'être fermée. La direction du musée vient d'apprendre que les statuettes n'étaient pas des originaux. Ce sont les autorités chinoises qui ont révélé l'affaire et fait éclater le scandale en déclarant que les statuettes exposées à Hambourg n'étaient pas authentiques. L'organisme qui a servi d'intermédiaire entre les fournisseurs chinois des œuvres et le musée s'est défendu comme il pouvait : " Nous n'avons jamais utilisé le label "original "" . Sur le contrat passé avec le musée, l'organisme s'engageait à fournir des " statuettes authentiques en matériel original". Une formule qui prête à confusion ! C'est la matière et non l'œuvre qui était originale ! Guerre sur les mots et les contrats [...]. Le directeur du musée : " j'ai regardé dans le dictionnaire : original et authentique sont deux mots qui sont synonymes et qui ont le même sens !" a-t-il lancé à ses détracteurs. Il espère que les visiteurs lui pardonneront. Il estime avoir été lui-même victime d'une supercherie ».

organismes experts en archéologie pour corroborer ou infirmer l'authenticité des objets que le musée désire acheter ou exposer, nous rappellent d'amers souvenirs : des Subsahariens qui troquaient ou vendaient certains de leurs proches, des innocents capturés lors de razzias, des prisonniers de guerre, de l'or, de l'ivoire et bien d'autres articles de valeur contre les pacotilles que leur proposaient les négriers venus de l'Asie et de l'Occident<sup>9</sup>.

Cette bévue du directeur, qui est convaincu que parce que l'établissement qu'il dirige est tellement célèbre, sérieux et respectable qu'il est unimaginable que des clients connus et incapables de « s'évaporer » dans la nature puissent lui jouer un sale tour, ravive en nous le principe de précaution qui combat les préjugés, les précipitations et les présomptions. Le mal n'est-il pas omniprésent et prêt à frapper n'importe qui, à n'importe quel moment et n'importe comment ? Il n'y a point de doute à ce sujet. C'est ainsi que le cynisme de certains escrocs va jusqu'à provoquer la mort d'autrui. Voilà pourquoi un célèbre littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui brûlait les planches, en l'occurrence Voltaire, a connu une fin de vie horrible en raison de sa sorcière d'héritière, qui était insatiable de richesse et de gloire volées.

En effet, « Le 13 mai, il tombe sérieusement malade. Sa nièce le fait transporter dans une maisonnette au fond du jardin de l'hôtel de Villette. Là, pendant 16 jours, il va agoniser dans la misère la plus atroce. Pourquoi ? Parce qu'il ne faut surtout pas qu'il change le testament qu'il a rédigé en faveur de cette nièce sans esprit et sans cœur. Elle l'isole donc et le pauvre résiste autant qu'il peut, abandonné sur son grabat. Il avait dit “ Je mourrai si je puis en riant”, mais le destin lui est contraire. Le 30 mai 1778 à 10 heures du soir, deux médecins viennent enfin à son chevet mais trop tard, il le sait ; il les chasse. Puis il pousse un long cri, un terrible hurlement de bête à l'agonie et s'effondre. Ainsi meurt, dans la solitude, cet homme fêté par tout un siècle »<sup>10</sup>. Voltaire est soucieux de dire adieu à l'univers des planches et des vivants soit en riant seul soit avec une ou plusieurs personnes qu'il fait rire ou qui le font rire, car de tout temps « Il rit et fait rire »<sup>11</sup>. Mais, entre son souhait et l'histoire concrète se dresse un gouffre infranchissable. La compréhension de ce fait est l'une des causes qui le poussent à émettre un cri de douleur et de désespoir, égalant probablement l'intensité du rire qu'il aurait bien voulu faire entendre le jour de son décès.

---

<sup>9</sup> M'BOKOLO (Elikia), *L'Afrique moderne. L'Afrique centrale et orientale du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Présence Africaine, 1988, pp. 16, 18, 20, 24, 26, 86, 89, 116.

<sup>10</sup> GRANDS ECRIVAINS CHOISIS PAR L'ACADEMIE GONCOURT, *Voltaire*, n°9, p. 10.

<sup>11</sup> Ibidem.

Jacques-Bénigne Bossuet explique, implicitement, la raison pour laquelle Voltaire ne voit pas venir sa fin dernière.

Le temps, le destin ou la grandeur purement humaine, nous dit-il, sont des rieurs qui accablent les êtres humains, les endorment, afin de les terrasser sournoisement. Ils arrivent à duper leurs victimes grâce à leurs habiles mensonges qui privent celles-ci de voir le futur comme il est : ils leur promettent telle ou telle chose qu'ils ne leur donneront toutefois jamais. Le moment des railleries venu, ils leur dévoilent, à la place du bonheur escompté, le cruel sort qu'ils leur ont secrètement réservé. Ce qui fait que plus la surprise des individus trompés est grande et désagréable et plus est immense la satisfaction de leurs bourreaux que Bossuet désigne sous le leitmotiv de fortune : « [...] la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pouvais mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet : mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas cela même qu'elle fait semblant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance, c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont jaloux à l'extrémité, si petite que soit la part qu'elle leur fait »<sup>12</sup>. Ces paroles de l'évêque de Meaux concernent aussi bien les bons que les méchants, les honnêtes que les malhonnêtes, les dotes que les simples d'esprit, les nantis que les pauvres qui sont narcissiques, trop ambitieux ou non critiques.

Il faut dire que Voltaire a moins de chance qu'un autre empereur du spectacle : Molière. Le vendredi 17 février 1673, quelques heures après avoir joué le rôle-titre dans la quatrième représentation de son *Le Malade imaginaire*<sup>13</sup>, hautement apprécié les rires homériques de son public et surtout désiré mourir en odeur de sainteté, c'est-à-dire « [...] en bon chrétien »<sup>14</sup>, celui-ci décède, entre 21 heures et 22 heures, entouré de l'affection de ses proches qui prient pour lui, pendant qu'il agonise.

En dépit des ferventes prières de l'entourage de Molière, Roger Duchêne, citant Jacques-Bénigne Bossuet, rappelle qu'à l'époque moderne le milieu religieux croit que le patron de la Troupe du roi (Molière) connaîtra un jugement céleste semblable à celui des hommes de théâtre, qui sont vus comme des suppôts du diable (particulièrement quand ils ne

---

<sup>12</sup> BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Oraisons funèbres et sermons II*, Paris, Librairie Larousse, 1934, p. 34.

<sup>13</sup> ANGUÉ (Fernand), « La Vie de Molière (1622-1675) », in MOLIÈRE (Jean-Baptiste POQUELIN, dit), *L'Avare*, Paris, Bordas, 1976, p. 8.

<sup>14</sup> DUCHÊNE (Roger), *Molière*, Paris, Fayard, 1998, p. 658.

se confessent pas auprès d'un prêtre, entre leur dernière entrée en scène et leur disparition)<sup>15</sup>. Présentement, le théâtre n'est pas forcément taxé d'œuvre de Satan, car, aux yeux de bon nombre de croyants, tout dépend du message qu'il véhicule. La même remarque s'adresse aussi au cinéma qui est le prolongement du théâtre.

S'agissant de la nièce de Voltaire, disons qu'elle comprend le sens de l'histoire, c'est-à-dire le mauvais tour que la fortune, dont Bossuet parle, s'apprête à jouer à son oncle en l'utilisant comme un moyen de subversion. C'est pourquoi elle s'allie silencieusement à celle-ci, en tuant Voltaire, en vue de devenir riche et respectée (elle est la fille de Marguerite, la sœur de Voltaire, s'appelle Marie-Louise ou Madame Denis et est également l'amante de son oncle). Madame Denis, qu'il adore et avec laquelle il est en synergie apparente, a un talent de farceuse hors du commun qu'il ne soupçonne aucunement jusqu'à ce qu'elle lui montre une face de son vrai visage, juste avant qu'il ne tombe malade : elle cesse de simuler d'être douce et soumise pour laisser éclater au grand jour son impolitesse notoire et son esprit de servitude.

Ce qui justifie qu'« Il a plusieurs scènes terribles avec sa nièce, qui entend maintenant lui imposer pour tout sa volonté ».<sup>16</sup> Consciente que l'héritage qui lui a été promis est en train de lui filer entre les doigts, à cause des altercations entre son amoureux et elle, celle-ci se décide enfin de lui révéler son être entier pendant son ultime maladie : elle est un serpent qu'il réchauffe dans son sein.

En effet, c'est avec stupéfaction que Voltaire découvre qu'elle se moque éperdument de son rayonnement artistique, qu'elle ne s'est jamais intéressée à sa personne sauf à ses biens et qu'elle est son pire ennemie, puisqu'elle est à l'origine de sa disparition précoce et violente dont elle se réjouit, probablement, en ricanant. Cette adepte de l'euthanasie a une haine plus féroce que celle de Rousseau à l'endroit de Voltaire. Ces deux penseurs qui éclairent le siècle des Lumières et inspirent les révolutionnaires français de 1789 ne s'aiment

---

<sup>15</sup>Idem, p. 660 : Concernant ce qui se raconte sur la mort de Molière, « Bossuet en reprend l'essentiel en 1694 dans sa rigoureuse condamnation de la comédie : "La postérité saura peut-être la fin de ce poète comédien qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au tribunal de Celui qui dit : "Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez !"" Raccourci saisissant qui transfère sur la scène, comme dans plusieurs épitaphes, "la dernière atteinte" et (*presque*) "le dernier soupir" du comédien ».

<sup>16</sup>GRANDS ECRIVAINS CHOISIS PAR L'ACADEMIE GONCOURS, op. cit., p. 10.

pas : Rousseau subit les sarcasmes<sup>17</sup> de l'autre et sans doute que les circonstances qui précipitent la mort de celui-ci font de lui la risée du citoyen de Genève (Rousseau) qui manifeste ostensiblement son mépris à son égard, longtemps avant son extinction, par le légendaire « Je vous hais »<sup>18</sup> qu'il lui écrit. Si les intellectuels ne se font pas de cadeau en matière de rire, cela revient-il à dire que l'humour ne connaît point de frontière ? Le rire méchant a-t-il le droit de quitter le milieu purement mondain pour s'immiscer dans les affaires religieuses et créer le scandale ?

## II- RELIGION ET RIRE SCANDALEUX

Le peuple juif, réputé pour son humour noir qui le prend lui-même pour son objet de moquerie, nous introduira dans le monde des histoires drôles qui s'attaquent aux religions avec une violence provocatrice qui ne laisse nul homme cultivé indifférent. Il interroge, par ailleurs, la raison sur les places réelles qu'occupent les sous-ensembles que sont la liberté de pensée, la liberté d'opinion et la liberté d'expression dans le grand ensemble de la liberté.

Danielle Bloem, qui figure dans l'effectif des humoristes juifs les plus commentés au monde, a rédigé un volume dont l'une des blagues a particulièrement fait du boucan dans les années 1980, parce qu'elle a osé peindre Moïse, que les pratiquants de la religion hébraïque considèrent comme le plus grand en leur sein, sous la forme d'un clown. Marque qui indique que l'humour juif ignore ce qu'est un tabou et partant, pour lui, tout est matière à rire.

Dans l'anecdote qui met Moïse au banc des accusés, le juge de celui-ci n'est pas quelqu'un de son époque, mais du système capitaliste réactionnaire qui relègue Yahvé au second plan, c'est-à-dire derrière le « Dieu » argent : « Dans une école de Tel-Aviv, le maître interroge un jeune élève et lui dit:

-Dis-moi ce que tu penses de moïse.

-C'était un idiot, répond l'élève.

-Comment peux-tu traiter Moïse d'idiot ?

-C'est pourtant le cas, assure l'élève. Quand il a traversé le désert et ensuite la mer rouge, s'il avait pris une autre direction, c'est nous qui aurions le pétrole, pas eux »<sup>19</sup>. D'un point

---

<sup>17</sup> ROBRIEUX (Jean-Jacques), « Plume satirique », in CZECHOWSKI (Nicole, sous la direction de), *L'Ironie. Le sourire de l'esprit*, Paris, Éditions Autrement, 1998, pp. 45-46.

<sup>18</sup> MAY (Georges), *Rousseau*, Paris, Seuil, 1961, p. 29.

<sup>19</sup> BLOEM (Danielle), *L'Humour juif*, France, Marabout (Humour 31), 1988, p. 59.

de vue intellectuel, Danielle Bloem est condamnable pour sa triple insulte à Dieu, à Moïse et à toutes les religions qui le considèrent comme un prophète.

Dans un premier temps, son lecteur risque de penser que c'est seulement Moïse qui est victime des railleries de son écolier fantôme qui n'est autre personne que lui-même. Les paroles incendiaires qui s'échappent de la bouche du mineur ne peuvent en aucun cas excuser Bloem, car les enfants impolis méritent d'être corrigés et puisque le gamin qui remet en cause, par son ricanement, la sagesse de Moïse se confond avec son créateur, c'est-à-dire Danielle Bloem, alors son inventeur est blâmable. Ce blâme n'a rien à voir avec une fatwa ou la prison, car il est un simple carton jaune moral, philosophique, c'est-à-dire non violent. Insulter Moïse, c'est notamment injurier les croyants qui le vénèrent, car comment un aveugle peut guider avec assurance un autre individu qui est non voyant ? Ne vont-ils pas tomber tous les deux dans un fossé ? Un cancre est-il assez sage pour détenir le feu, en l'occurrence le savoir, et éclairer la lanterne de ses semblables ? Platon enseigne que du faux naît forcément le faux<sup>20</sup>.

Quant à l'offense proférée contre Yahvé, elle remet en question son omniscience. Soit elle fait de lui un menteur, en ce sens qu'elle se dit que la terre qu'il a promise aux Israélites n'est pas en vérité une terre promise, autrement dit un lieu où coulent en abondance le lait et le miel, soit elle fait de lui un sot, dans la mesure où elle parle de lui comme un être qui ne sait pas ce qui procure de la joie, du bien-être, de la fierté et de la richesse aux hommes. L'élève qui vilipende, sans gêne, Moïse ne doute-t-il pas de l'existence de Yahvé ? En outre, le pétrole procure-t-il aux hommes le plus grand bonheur du monde ? Non, puisque l'Allemagne et la France ne produisent aucune goutte de pétrole et sont cependant plus nantis et puissants que les pays asiatiques producteurs de l'« or noir » que jalouse l'écolier de Bloem. Seule la démocratie, le travail et la discipline payent de nos jours. Il ne peut donc pas être reproché à Moïse, aux Hébreux qui lui ont fait confiance lors de leur exode et à Yahvé d'être des idiots, des menteurs ou des mauvais.

Le scandale religieux d'origine humoristique ressemble à l'air, car tous les deux méprisent la sédentarité et s'apparentent au nomadisme. Il n'est alors guère sidérant qu'il soit friand de voyages interconfessionnels. Il n'éprouve pas plus de pitié, de peur, de férocité ou de respect pour une confession religieuse que pour une autre. Les chocs fous et les rires

---

<sup>20</sup> PLATON, *La République*, trad. de PACHET (Pierre), Paris, Gallimard, 1993, 597a-603b.

délirants qu'il suscite d'un endroit à un autre de la terre, d'une religion à une autre rivalisent d'émoi et de cruauté. Ils sont également diversement condamnés, approuvés et analysés par les personnes qu'ils touchent directement ou indirectement ou qui ne se sentent pas concernées par eux.

Ces temps-ci, un pays nordique a défrayé la chronique par l'un de ses ressortissants en mal de publicité. Qu'est-ce que celui-ci a bien pu réaliser pour être étalé à la une des media ? Voici sa mésaventure relatée par Antoine Jacob : en Norvège, « [...] la religion reste un thème sensible. C'est vrai aussi chez le voisin suédois, où le rédacteur en chef d'un quotidien régional, *Östöta Correspondenten*, est l'objet de menaces de mort pour avoir publié une affiche, censurée par une commune, annonçant un festival punk : on y voit un diable surgissant des flammes (de l'enfer) pour déféquer sur la tête d'un Christ en croix<sup>21</sup> ». Le père de cette plaisanterie de mauvais aloi n'est-il pas un déséquilibré mental ? Pouvait-il vraiment conquérir, pour la manifestation musicale, une foule maximale en pariant sur une caricature indécente supposée catalyseur de rire et présageant pour chacun des participants des heures bouillantes et féeriques qui seraient gravées en lettres d'or au nombre de leurs souvenirs les plus marquants ? A-t-il mal évalué la réaction de ses concitoyens qu'il croyait pourtant connaître à merveille ?

Ce qui est évident, c'est qu'il est un vaurien en marketing. En effet, comment son journal peut remporter un succès commercial et le festival punk faire école dans le monde du show-business (industrie du spectacle) s'il se met à se moquer du public en annonçant avec extravagance que les réjouissances « punkistes » seront apocalyptiques en raison des scènes obscènes qui s'y dérouleront ? À ces « festivités », il est facile d'imaginer que l'alcool coulera à un débit tel que l'apprécie Dionysos, que la drogue se consommera en overdose en hommage aux fabricateurs et trafiquants Mexicains et Afghans de cocaïne et d'opium. Le viol des personnes, sans distinction de sexes, se magnifiera aussi dans un chaos indescriptible et digne de la République Démocratique du Congo. La rixe, à la manière de la mafia russe et le vol, qui n'a rien à envier à celui des quarante voleurs que combat Ali Baba, répondront également présents au rendez-vous d'enfer que se sont donné les « fils » et les « filles » de Satan.

---

<sup>21</sup> JACOB (Antoine), « Cachez cet enfer ! », in *L'Express*, n° 2961, semaine du 3 au 9 avril 2008, p. 38.

Il n'est pas hors de propos de soutenir que rares sont les Suédois qui se sont esclaffés à la vue de la caricature ou lorsqu'ils en ont entendu parler, car l'essentiel d'entre eux sont des chrétiens protestants qui, à l'instar de la grande majorité des individus qui se considèrent, de par le monde, comme les disciples de Jésus de Nazareth, évitent de raconter des blagues impies sur la sainte Bible et leur foi.

Cette présentation des intentions de la fameuse caricature n'est-elle pas exagérément noircie par nous de telle sorte que ni le caricaturiste ni le rédacteur en chef d'*Östöta Correspondenten* ni les autres personnes impliquées dans l'organisation du festival ne s'identifient à elle ? Nous ne le pensons pas. D'après la caricature de la honte et de l'horreur, ils se réclament tous de la dynastie luciférienne. De ce fait, tout homme est en droit de les accuser d'avoir des desseins endiablés, de vouloir dépraver les potentiels invités du festival, surtout les jeunes, en les incitant à se détourner de la morale et de la loi et à commettre, sans remords ni regret, tel ou tel acte abominable.

Pour les sympathisants et les fervents adeptes du punk, boycotter le festival, c'est déclarer ouvertement aux concepteurs et réalisateurs de la caricature antiévangélique ainsi qu'à leurs alliés qu'elle ne fait pas du tout rire et ne fera jamais rire. C'est leur signifier que ce dessin antireligieux est dégoûtant et inhumain. Il n'a, par exemple, pas la puissance d'attraction des films muets de Sir Charles Spencer Chaplin, dit Charlie ou Charlot. Énumérons parmi ceux-ci et sans suivre un ordre de préférence : l'Émigrant (1917), la Ruée vers l'or (1925), les Lumières de la ville (1931) et les Temps modernes (1936).

Bien que silencieux comme la caricature dont il est ici question, les films muets de Charlie Chaplin, dans lesquels il est l'acteur principal et joue le rôle de Charlot, véhiculent, à l'image de celle-ci, des messages, mais qui sont d'une teneur complètement différente des siens, parce qu'ils passent par le comique pour éduquer et critiquer la société. C'est pourquoi ses canulars font dire à Claudine Monteil : « Charlot faisait rire ».<sup>22</sup> Il est remarquable que pour amuser qui que ce soit, Charlie Chaplin n'aurait jamais accepté de quelqu'un ou essayé unilatéralement de mettre en scène l'idée de la caricature iconoclaste en interprétant soit le Christ pendu au bois de la croix soit un diable en train d'évacuer ses matières fécales sur Jésus crucifié. Pourquoi ?

---

<sup>22</sup> MONTEIL (Claudine), *Les Amants des amants modernes. Oona et Charlie Chaplin*, Paris, Édition° 1, 2001, p. 31.

Ceci s'explique par le fait qu'il est hypocrite de faire subir à Jésus-Christ ce que lui, Charlie Chaplin, ne peut faire, dans la réalité ou dans un film, à la reine d'Angleterre, au président des États-Unis d'Amérique et au président de la Confédération helvétique, sous les pouvoirs desquels il a tour à tour vécu, qui voyaient d'ailleurs dans la personne du Messie leur Dieu et souverain. Les libertins et ennemis de l'esprit critique pourraient aussi nous reprocher que Charlie Chaplin n'est ni du XXI<sup>e</sup> siècle ni un caricaturiste et que la comparaison de ses productions cinématographiques à la caricature que nous critiquons ne tient pas debout : ils n'appartiennent pas aux mêmes contextes historique et mentalité.

Quoique le dessin et le film soient des moyens d'expression différents, ils sont susceptibles de traiter de façon identique un même thème. À bien des égards, ils remplissent la même fonction que le livre et se complètent mutuellement. Nous estimons notamment que Charlie Chaplin était un pacifiste et s'il vivait encore parmi nous, il le demeurerait et aurait condamné le dessin blasphématoire. Contrairement à Chaplin, Marlowe aurait admiré les parrains de la caricature voire Bloem.

Il a le même âge que Shakespeare et sert d'archétype à celui-ci au début de sa carrière d'artiste comédien. Il est l'auteur de célèbres pièces théâtrales dont *Tanerlan* et *Le Docteur Faust*. Son insolence inouïe et diabolique envers la chrétienté, et par ricochet à l'égard du judaïsme et de l'islam, s'associe négativement à la fois à la caricature satirique d'*Östöta Correspondenten* et au canard de Bloem, car il insulte, sans retenue, Moïse et le Christ. Anthony Burgess s'est intéressé à quelques uns de ses écarts de langage que voici : « Marlowe [...], semble-t-il, trouva [...] un quelconque emploi en rapport avec l'espionnage. À Londres, il se livra à la boisson, au tabac, à la pédérastie (il déclara un jour qu'il fallait être fou pour n'aimer pas les garçons et le tabac) et, par-dessus le marché, au blasphème, disant que Moïse n'était qu'un jongleur, les miracles du Christ du vent, et le Christ lui-même un pervers sexuel qui s'adonnait à la sodomie avec son bien-aimé disciple Jean. Marlowe, bizarrement ou pas, ne fut pas jeté en prison pour ses discours athées et ses violences d'ivrogne (La garde, ou le guet, déclara qu'il lui faisait peur). Il se peut qu'il n'ait craché et vomi sur les choses saintes que pour dissimuler d'autres activités, et que le Conseil Privé, étant au courant de ces activités, l'ait laissé tranquille ». <sup>23</sup> Au siècle de Shakespeare,

---

<sup>23</sup>BURGESS (Anthony), *Shakespeare*, trad. de SISSUNG (Maud) et de NOËL (Bernard), Paris, Buchet/Chastel, 1972, pp. 108-109.

le rire provocateur est risqué, comme le souligne Anthony Burgess, dans la mesure où il est susceptible de conduire le comédien ou le blasphémateur en « taule » ou au cimetière.

La liberté d'expression peut donc occasionner la perte de la liberté. Ainsi, si tout peut être exprimé, ce n'est cependant pas tout qui est permis d'être dit. C'est dire que le partisan de la liberté d'expression s'attend à tout et est prêt à assumer les conséquences heureuses ou malheureuses qu'elle entraîne.

### III- LE RIRE ET SON BALISAGE

Même si de l'époque de Marlowe à aujourd'hui beaucoup d'eau a coulé sous le pont, personne ne sait encore vraiment ce qu'est la liberté d'expression, surtout en matière de spiritualité. Elle semble avoir plus un contenu individuel, national qu'international, nous confie Gregorius : « L'arrestation, aux Pays-Bas, d'un caricaturiste spécialisé dans la dénonciation de la religion, et de l'islam en particulier, a plongé dans l'émoi le monde des médias et de la politique. L'homme, qui travaille sous le pseudonyme de Gregorius Nekschot, a été interpellé à son domicile d'Amsterdam, mardi 13 mai, longuement interrogé et libéré un jour et demi plus tard. La justice, agissant sur la base d'une plainte déposée en 2005, a saisi son matériel, son ordinateur et son téléphone. Elle estime que huit de ses dessins peuvent inciter à la discrimination et à la haine. [...] "Au Danemark, les caricaturistes sont protégés ; ici, ils sont livrés à la vindicte", a déclaré Gregorius Nekschot. Le dessinateur affirme, désormais, redouter un attentat »<sup>24</sup>. Il n'a pas tout à fait raison de rattacher de façon pessimiste son sort à l'intervention de la justice dans son métier, car cela peut être une aubaine pour lui.

Effectivement, cet acte est capable de dissuader ses adversaires de s'en prendre à lui et de les inciter à laisser la justice faire paisiblement son boulot. Même si nous faisons, un seul instant, comme s'il n'avait jamais eu affaire à la justice, rien ne prouve que sa sécurité serait garantie à cent pour cent, en ce sens que la loi ne suffit pas pour protéger contre des ennemis tapis dans l'ombre et déterminés à faire du mal, à se venger. À preuve, le caricaturiste Danois Kurt Westergaard, auteur de dessins estimés insultants pour l'islam, par

---

<sup>24</sup> STROOBANTS (Jean-Pierre), « Aux Pays-Bas, un caricaturiste critique de la religion et de l'islam fait l'objet de poursuites », in *Le Monde*, n°19662, mardi 20 mai 2008, p. 8.

certaines musulmans, a échappé de justesse, grâce à la police, à son assassinat, cinq ans après la publication de ceux-ci<sup>25</sup>.

Un autre événement non moins édifiant ayant trait au péril que court le mordu de la liberté d'expression et du rire anti-tabou est la fin tragique d'un critique de l'islam, Theo Van Gogh, arrière petit neveu du légendaire impressionniste Vincent Van Gogh : « Le 2 novembre dernier, Mohammed Bouyeri a tué dans la rue, à Amsterdam, le cinéaste et chroniqueur Theo Van Gogh [...]. Le poignard avait été planté dans le ventre de la victime et portait un message. Ce qui incite certains enquêteurs à croire que l'assassin a agi en vertu d'une "fatwa" signée par un religieux. [...] Van Gogh [...] estimait que du moment qu'on pouvait critiquer la Bible et la Torah, ce devait être la même chose pour le Coran »<sup>26</sup>. La mort injuste et cruelle de Van Gogh pose le très sérieux problème du dialogue interreligieux et entre les cultures, ainsi que celui de l'universalité et des limites raisonnables de la démocratie.

La critique tous azimuts que réclame Theo Van Gogh face à l'égalité des trois grandes religions monothéistes (ou de toutes les religions) qu'il revendique est-elle légitime ? Suffit-il d'être un philosophe, un écrivain, un journaliste, un artiste, un cinéaste, une vedette dans tel ou tel domaine, une personne se réclamant de la liberté d'expression pour obtenir de façon abracadabrante un droit naturel de licence pour calomnier autrui, le traiter de ceci ou de cela, avec des démonstrations infaillibles à l'appui ou pas ? Toute vérité sue est-elle bonne à dire ? La liberté d'expression n'est-elle pas un trou sans fond, une ceinture élastique dont la taille est inconnue parce que tout le monde peut la porter ? N'est-elle pas une invention de charlatan, une mystification captieuse pour harceler, traumatiser, dénaturer et aliéner autrui ? Existe-t-il une liberté d'expression philosophique, c'est-à-dire scientifique, d'une part et une autre dite dogmatique, sauvage ou radicale d'autre part ?

Nedim Gürsel est un écrivain turc et directeur de recherches au CNRS en France. Il prend position dans le débat houleux qui oppose les partisans et les adversaires des dessins danois qui présentent Mahomet comme un poseur de bombe : dans son turban est logé un explosif, symbole de l'hyper terrorisme, qui est sur le point d'éclater. Nedim Gürsel estime

---

<sup>25</sup> DOMBEY (Daniel), ENGLAND (Andrew), GREEN (Matthew) et SALEH (Heba), « Al-Quaïda. Appellation d'origine incontrôlée », in *Jeune Afrique*, n° 2560, du 31 janvier au 6 février 2010, p. 42: « 1<sup>er</sup> janvier, un Somalien pénètre par effraction dans le domicile du caricaturiste Danois Kurt Westergaard, qu'il tente d'assassiner pour "venger" la publication, en 2005, de caricatures du prophète Mohammed ».

<sup>26</sup> VIGNON (Claude), « Le mondialisme en marche », in *Lectures Françaises*, n° 572, décembre 2004, pp. 55-56.

qu'en fait d'humour religieux ou de critique de tout genre, les croyances n'ont aucun droit. Sur quoi il se base pour tenir de semblables propos ? Sa justification est la suivante : « Dans cette affaire des caricatures de Mahomet, ce n'est [...] pas sa représentation qui est en cause, mais la manière dont elle est réalisée. [...]. Il faut admettre qu'en démocratie, le blasphème ne peut être considéré comme un délit. Nous ne vivons pas sous un régime théocratique et la liberté d'expression est la condition sine qua non de la création artistique. Lors de la condamnation à mort de Salman Rushdie par une fatwa de l'ayatollah Khomeiny, j'étais l'un des premiers écrivains d'origine musulmane à le soutenir »<sup>27</sup>. L'argument de Gürsel n'est pas convaincant, parce qu'il fait dépendre la liberté d'expression de la laïcité des États ou de leur rattachement à la religion.

Ne compare-t-on pas aujourd'hui le monde à un village planétaire, une famille humaine ? Cela ne suppose-t-il pas une vision commune de la liberté à bâtir sur des compromis ? Pour mieux nous faire comprendre, référons-nous au jeu le plus populaire sur la terre : le football. Il est une invention anglaise, mais aujourd'hui il est un patrimoine mondial et ses règles sont valables pour tous les pays, quels que soient leur régime politique, leur continent, leur réalité religieuse et leur contexte historique. Les modifications des règles qui s'opèrent dans ce sport ne se font pas au hasard, mais au sein de la FIFA, qui est l'autorité coiffant toutes les fédérations de football de la planète bleue. C'est ce qui rend les matches internationaux possibles. La liberté d'expression doit chercher à ressembler au football, afin qu'elle passe de l'anarchie à l'ordre, qu'il y ait en elle l'accord des esprits.

La liberté d'expression à la Gürsel ressemble, trait pour trait, à celle de *Charlie hebdo*, qui juge notamment qu'il n'y a rien de plus normal que de « [...] rire de tout sans interdit »<sup>28</sup>. Peut-être que la devise de ce journal n'est plus de saison en ce sens que, le 16 juillet 2008, l'hebdomadaire s'est auto censuré en licenciant l'un de ses plus éminents caricaturistes, Siné, pour antisémitisme ou non-respect de la déontologie de sa profession.

En effet, Philippe Val, le patron du périodique, voyait en lui quelqu'un qui reliait arbitrairement la religion juive à l'argent. Son gag soulignait que si Jean Sarkozy tenait absolument à se convertir au judaïsme dans l'espoir de se marier à sa « petite amie » Juive, ce n'était pas vraiment par amour pour elle, mais en raison de son extraordinaire fortune

---

<sup>27</sup> GÜRSEL (Nedim), « Mahomet au beau visage », in *Libération*, n° 7697, lundi 6 février 2006, p. 37.

<sup>28</sup> ARTENA (Stéphane) et COURAGE (Sylvain), « Pour comprendre "l'affaire Siné"... Charlie Story », in *Le Nouvel Observateur*, n° 2283 du 7 au 13 août 2008, p. 47.

dont il profiterait<sup>29</sup>. La question qui nous intéresse, ici, n'est pas de savoir si Siné a été sanctionné parce que Jean Sarkozy est l'enfant de Nicolas Sarkozy, mais de savoir s'il avait le droit de narguer, comme il l'a fait, Jean Sarkozy, sa fiancée et par ricochet leurs parents.

Sans être des pros ou des anti-Sarkozy, nous soutenons que Siné méritait d'être puni (même si pour nous ses propos antisémites pour faire rire ne prouvent pas que dans la réalité il éprouve une haine féroce envers les Juifs). Il est temps, pour lui, de comprendre que la théorie de « l'arroseur arrosé » n'est pas une fiction, que s'il se moque des autres, il n'est pas exclu qu'autrui rit également de lui. S'il avait donné un identique coup de bec à une personne autre que le fils du président de la France, il serait, pour nous, notamment châtable, car les mêmes causes produisent les mêmes effets. Une question métaphysique inévitable, mais dont nous ne possédons nullement la réponse, s'impose à nous : Val aurait-il effectivement eu la même attitude à l'égard de Siné, s'il ne s'agissait pas d'un fils de chef d'État, mais d'un inconnu ou de tout autre individu ?

La liberté d'expression, après avoir servi de vitrine de l'Occident pendant la guerre froide, participé à la chute du mur de Berlin et à l'effondrement vertigineux des régimes communistes qui la niaient absolument, est appelée à subir des modifications significatives jaillies de critiques objectives, afin de sauver le rire de ses éléments indésirables. Ses changements permettront de faire l'unanimité autour de sa nécessité chez les peuples du monde entier et de mettre en lumière la splendeur du rire. Elle a donc besoin de se remettre en cause, de se réactualiser, de s'adapter aux mutations actuelles qui sont en train de refaçonner l'humanité, car trop de surenchères ont été faites à son sujet et trop de mythes venimeux enveloppent encore son identité.

Elle a, jusqu'ici, été couvée par les nations occidentales comme un enfant gâté est protégé par ses parents qui ferment les yeux sur ses vilaines paroles et ses ignominieux comportements. Il est alors temps de lui tirer les oreilles, de lui apprendre avec rigueur ses droits et devoirs, afin qu'elle mette de l'eau dans son vin, avant qu'il ne soit trop tard. La

---

<sup>29</sup> Ibidem : « Rappel des faits. Dans le "Charlie Hebdo" du 2 juillet, cette phrase du caricaturiste Siné, 79 ans : " Jean Sarkozy vient de déclarer vouloir se convertir au judaïsme avant d'épouser sa fiancée, juive, et héritière des fondateurs de Darty. Il fera du chemin dans la vie ce petit !" Des mots qui sèment une sacrée pagaille : une pétition en faveur du dessinateur remercié le 16 juillet a recueilli 10000 signatures, les intellectuels s'affrontent à coups de tribunes dans les journaux. Bernard-Henri Lévy, Bertrand Delanoë, Dominique Voynet, Claude Gayssot (PCF) et vingt autres personnalités, mais aussi SOS-Racisme, dénoncent des propos antisémites. Gisèle Halimi et Edgar Morin déplorent au contraire un procès en sorcellerie. Même la ministre de la culture Christine Albanel, s'est jetée dans la mêlée pour apporter son soutien à Philippe Val, cependant que la LCR se déchire entre pro et anti-Siné. Pour ou contre Siné ? Pour ou contre Val ?».

sirène a sonné et la récréation est terminée. Cet optimisme n'est-il pas un rêve sans lendemain ? Nous ne le croyons point.

La liberté sauvage et inhumaine des spéculateurs ou des marchés, qui est à l'honneur avant 2010 dans le monde et notamment à l'origine de la crise économique mondiale qui a débuté à la mi-2007 aux États-Unis d'Amérique, par la crise immobilière dite des « subprimes »<sup>30</sup>, nous sert de leçon. Cette inadmissible liberté, vêtue du rire qui est aussi sale, hideux et criminel qu'elle, conduit Jean-Marc Sylvestre et Olivier Pastré à suggérer des mesures exceptionnelles afin que l'économie libérale soit raisonnable et respectable : « [...] il s'agit de retirer aux marchés irresponsables leur rôle de financier de l'économie pour le confier aux banques. C'est l'évidence : il est plus facile de surveiller les banques que les milliards d'euros ou de dollars d'ordres anonymes passés chaque jour sur les placements, cotés ou non. Mieux. Pastré et Sylvestre prônent désormais une réglementation ferme des hedge funds, ces sociétés purement spéculatives, et une véritable régulation placée sous l'égide du FMI ou du G7 ».<sup>31</sup>(Actuellement, le G7 a fait place au G8 et celui-ci tend, à son tour, à s'effacer au profit du G20 qui est le plus en conformité avec le nouvel ordre mondial.) Si Pastré et Sylvestre ont le mérite de proposer leur conception de la réduction des pouvoirs des marchés, il est bien de ne pas perdre de vue que les banques ne sont pas sans reproches : elles jouissent d'une trop grande liberté qui est notamment un malheur pour elles et leurs clients.

L'affaire Madoff, qui a terni la réputation de certaines d'entre elles, en est une preuve. En effet, en confiant, de bonne foi, à Madoff la gestion des avoirs de nombre de leurs clients, des banques de renommée internationale (dont la banque espagnole Santander, et Aozora Bank, qui est une banque japonaise) se sont appauvries et ont ruiné à jamais des clients qui leur faisaient entièrement confiance.<sup>32</sup> Danser, chanter, manger, boire ou se tordre de rire pour célébrer un contrat apparemment juteux signé avec un partenaire est naturel. Mais, le rire joyeux risque de se muer en larmes intarissables quand toutes les précautions

---

<sup>30</sup> FAY (Sophie), FREDET (Jean-Gabriel) et PHILIPPON (Thierry), « sortir de la crise », in *Le nouvel Observateur*, n° 2339, 9 septembre 2009, p. 12.

<sup>31</sup> COHEN (Philippe), NATHAN (Hervé) et NEUMANN (Laurent), « La Nouvelle dictature des spéculateurs », in *Marianne*, n° 581, du 7 au 13 Juin 2008, p. 21.

<sup>32</sup> BEALE (Richard) et CYRAN (Robert), « Où est passé l'argent de l'escroquerie Madoff ? », trad. de LAHUEC (Christine), in *Le Monde*, n° 19873, mercredi 17 décembre 2008, p. 14 : « La fraude conduite par le gérant new-yorkais Bernard Madoff, qui pourrait rester dans l'histoire comme le plus bel exemple de pyramide de Ponzi, laisse perplexe à plus d'un titre. Il est toujours impossible d'éclaircir jusqu'à la plus élémentaire des questions : combien ? M. Madoff affirme que les pertes pourraient s'élever à 50 milliards de dollars (36,6 milliards d'euros) ».

ne sont pas prises pour s'assurer de l'honnêteté effective ou feinte du collaborateur. Madoff, l'ex-comédien sadique et rieur silencieux, l'a bien enseigné à ses victimes et au monde entier et c'est à juste titre que bien des gens l'ont raillé et versé des larmes de gaieté en le voyant élire domicile en geôle. L'histoire de Madoff nous conseille que, quel que soit le régime politique qui est à la tête d'un pays, l'État doit, par des audits et autres méthodes, se mêler de la vie des banques étatiques et privées, ainsi que de celle des sociétés avec lesquelles elles travaillent.

Michel Camdessus soutient également la même idée par sa critique des entreprises favorisant le « gagnant-gagnant » irresponsable qui encourage l'hyper terrorisme, le blanchiment de l'argent sale et les périls de toute sorte : « Pour attirer les dépôts bancaires, on renoncera à des précautions élémentaires en termes de contrôles prudentiels bancaires. On ne se montrera pas regardant sur l'origine des dépôts. C'est ce qui fait l'attrait des "centres off-shore" et nous pouvons être reconnaissants à M. Ben Laden de nous avoir révélé- cette fois-ci avec éclat mais à quel prix- la perversité du "moins-disant bancaire". Aujourd'hui, c'est le "moins-disant éthique" que l'on nous prêche au nom de la loi des marchés et de la concurrence. On n'humanise pas le monde sur la base du "moins-disant éthique" »<sup>33</sup>. C'est un an avant le commencement de la crise monétaire mondiale présente que Camdessus prononce ces paroles qui recommandent de moraliser la politique, l'économie, le social et toutes les activités humaines, dans l'espoir de débarrasser l'humanité des rires injustes et assassins tant des banquiers corrompus et corrupteurs que de leurs clients pas du tout catholiques. C'est pourquoi l'adage, « l'argent n'a pas d'odeur », est dévalué, car l'argent sale pue tout comme le rire qui n'est pas relié au cordon ombilical de la morale et de l'éthique exhale une mauvaise odeur.

À présent, les préoccupations de Camdessus sont prises en compte, parce que l'assainissement des banques n'est pas seulement une priorité isolée de quelques nations, mais de tous les pays de la terre. Ceux-ci coopèrent les uns avec les autres dans leur guerre ouverte contre les États qui tolèrent en leur sein les « paradis fiscaux »<sup>34</sup>. Le « tous gagnants » des gouvernants des premières heures du XXI<sup>e</sup> siècle se veut donc propre, autrement dit irréprochable : les banquiers, leurs associés ainsi que leurs clients ont pour

---

<sup>33</sup> CAMDESSUS (Michel), « Lorsqu'il y va de l'homme... », in *La Documentation catholique*, n° 2261, 6 janvier 2006, pp. 26-27.

<sup>34</sup> FAUJAS (Alain), « Suisse. Les banquiers se mettent à table », in *Jeune Afrique*, n° 2513, du 8 au 14 mars 2009, pp. 60-61.

mission de réaliser des bénéfices moralement acceptables, parce que le gain, la joie et le rire venant du « diable », c'est-à-dire des fraudeurs, sont un mirage.

En effet, ils ne durent qu'un bref instant, parce que tôt ou tard les comploteurs, qui en bénéficient, sont démasqués, punis et, autant que les victimes (les particuliers, l'État ou la communauté internationale), souffrent longuement. Ceci explique pourquoi nous défendons le rire sain qui est humble, mais très efficace. Les grands hommes de ce monde l'adorent également et c'est l'une des raisons pour lesquelles « Obama lui-même brandit la “règle de Volcker”, qui prescrit la séparation des activités de collecte de dépôts et d'investissement des banques»<sup>35</sup>. Peut-être que le divorce entre les pouvoirs religieux et temporel ainsi que les résultats positifs de celui-ci ont inspiré cette dichotomie. Le rire issu du nettoyage du secteur de la finance et de l'économie fera boule de neige. D'où vient cette confiance ?

Les maîtres du XXI<sup>e</sup> siècle ne sont pas seulement les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire, ainsi que les détenteurs du capital, l'armée et la technoscience, mais aussi et surtout le public (national et international) qui est de plus en plus cultivé, critique, craint et respecté. Grâce au public, la morale et l'éthique envahissent tous les milieux humains : partout, la corruption, l'abus du pouvoir et la partialité dans le logos sont en train d'être combattus<sup>36</sup>. Rire et faire rire ont donc besoin d'être balisés, autrement dit moralisés, pour devenir raisonnables, libres et plus humains. Les grands hommes et femmes du rire sont, d'ailleurs, des humanistes.

#### IV- RIRE ET HUMANISME

Plantu, cet artiste contemporain, qui n'est plus à présenter, tant il a une longue carrière de caricaturiste derrière lui et fait notamment autorité dans le milieu de l'information, est un défenseur reconnu comme tel de la liberté en général et de la liberté de l'homme des médias en particulier. Il n'est pas naïf, car il sait qu'être libre ne veut pas dire que chaque vivant humain a le droit de faire et de dire tout ce qu'il veut, sans tenir compte

---

<sup>35</sup> COSTE (Philippe), « Obama, Shérif de Wall Street ? », in *L'Express*, n°3059, semaine du 18 au 24 février 2010, p. 47.

<sup>36</sup> OULD'AMER (Rezza), « De Nouveaux défis à relever », in *Les Clés des médias*, Édition 2007, p. 58 : À Rezza Ould'Amer qui lui demande ce qui en est de l'indépendance des médias aujourd'hui, Jean-Marie Charon répond : « Influences du pouvoir, de l'argent, etc., les pressions sur les journalistes sont très fortes, et toute la question est de savoir s'ils peuvent y faire face. Dans ce combat, leur atout, c'est le public, sur lequel ils peuvent s'appuyer, car ce dernier est aujourd'hui très sensible aux questions d'éthique ou d'indépendance des journalistes. La tendance actuelle de mouvements de citoyens qui mettent en cause la partialité de certains médias est là pour le prouver ».

des droits d'autrui. Voilà pourquoi il est incapable de produire ou de reproduire les œuvres à scandale que nous décrivons.

Cette incapacité ne s'explique pas par le fait qu'il ne possède guère les qualités requises pour créer ou imiter de tels ouvrages ; mais que passer à l'acte, c'est jeter un pavé dans la marre qui éclaboussera, par sa faute, le noble univers de l'humour, de la caricature. Son application au travail se mesure à travers ces compliments que lui adresse André Laurens : « Avec l'acuité du trait et un parti pris d'humour qui sont la règle du genre, la contribution de Plantu au *Monde* correspond à ce que le journal veut offrir à ses lecteurs. Un regard sur l'actualité : le plus large, le plus perçant, le plus éclairant qu'il se puisse. Un regard qui ne fasse pas semblant de ne pas voir, aussi peu complaisant aujourd'hui qu'hier, quel que soit le pouvoir en place. À sa manière, Plantu sert ces fonctions normales que doit assurer un journal digne de ce nom : l'information, l'explication, la discussion, l'interpellation, la critique. Ce n'est pas si facile, et l'erreur, souvent, nous guette. L'essentiel est de l'accomplir en toute indépendance, comme le fait Plantu dans *Le Monde* et dans ce recueil »<sup>37</sup>, c'est-à-dire dans *C'est le goulag*. Ce portrait de Plantu que brosse son ami est celui d'un intellectuel, autrement dit celui d'un esprit philosophique.

Un humoriste, au sens vrai du terme, n'est donc pas un ignorant, un fainéant, un individu qui épouse l'art de la comédie parce qu'il a échoué dans la vie et qu'il n'a rien d'autre à faire que de se contenter de ce métier qu'il juge déshonorant. En gros, un clown n'est pas un âne. À preuve, dans la grande famille des comédiens, il y en a qui sont enseignants-chercheurs, comme c'est le cas dans bon nombre de métiers. Ceci ne signifie nullement que ceux qui ne sont point des enseignants-chercheurs sont des tarés.

En dehors de leur force de frappe intellectuelle, les humoristes fascinent autrui par leur ouverture au monde qui les met en contact direct avec la sensibilité, les mentalités de leurs publics. Ce qui fait qu'ils savent quels gestes effectuer, quelles phrases formuler, quelles figures tracer, quelles scènes représenter pour combler leurs attentes, les rendre joyeux comme le père Noël qui égaie les enfants en leur procurant les cadeaux qu'ils lui demandent.

---

<sup>37</sup> LAURENS (André), « Préface », in PLANTU, *C'est le goulag*, Paris, Éditions La Découverte et Journal Le Monde, 1983, p. 6.

Un aperçu de l'importance du rire et de la notoriété du comédien, dans la société, nous est donné dans une anecdote relative à la vie de Coluche (cette star multidimensionnelle) que relate Robert Mallat : « Le soir du 31 décembre 1974, Coluche vient, sur Antenne 2, présenter ses vœux aux téléspectateurs. Ce soir-là, des millions de Français interrompent leur réveillon pour voir le " bon gros qui n'veut pas s'laisser emmerder par des cons ...", ces cons dont il affirme faire partie »<sup>38</sup>. Les spécialistes du rire, comme Coluche, ne sont pas uniquement applaudis, attendu ici et là pour leurs productions artistiques, mais notamment pour leur générosité exemplaire qui les rend davantage sympathiques.

C'est ainsi que non seulement Coluche craque d'envie d'être écouté, lu et regardé, de se faire des amis proches ou lointains, qui le fréquentent ou pas, qu'il connaît ou dont il n'a point conscience, mais il n'économise non plus zéro peine pour les secourir. Son amour pour son prochain, il le concrétise, entre autres réalisations, dans les restaurants du cœur qu'il initie<sup>39</sup> et qui continuent, même après sa mort, de distribuer gratuitement de la nourriture à des milliers de sans domiciles fixes, de sans travail, de chômeurs et d'indigents, en France, pendant l'hiver.

Cette charité désintéressée du César du meilleur acteur masculin de 1984, en l'occurrence Coluche, à l'égard d'autrui refuse de se laisser emporter par le temps, parce qu'elle est pour l'humanité un phare, une chance, un modèle à copier. Répondant à une question d'Hélène Amblard, l'abbé Henri Grouès, alias Abbé Pierre, grand ami de Coluche, parle de l'amour authentique, qui est aussi celui que Coluche ressent pour son public et les personnes qu'il épaula :

«-L'amour, c'est comme le feu : quand on le partage on ne perd rien ?

-Le feu en se consumant s'efface et s'éteint. Si l'on compare l'amour au feu, il faut le comparer au feu de la cheminée d'une famille qui a travaillé pendant les mois d'été et les temps morts de l'hiver à couper du bois et à préparer des bûches pour que, à mesure que le feu s'épuisera, on puisse apporter du bois pour le nourrir»<sup>40</sup>. C'est par amour que se

---

<sup>38</sup>MALLAT (Robert), *Coluche, Devos et les Autres... Un demi-siècle de rire français*, Paris, L'Archipel, 1997, p. 176.

<sup>39</sup>BOGGIO (Philippe), *Coluche. L'histoire d'un mec*, Paris, Flammarion, 2006, pp. 414-431.

<sup>40</sup>ABBÉ PIERRE (Henri GROUÈS, dit), *Amour, toujours ! Petit Abécédaire incomplet et dans le désordre*, Paris, Seuil, 1992, pp. 26-27.

reconnaît ce qui est vraiment humain et nous croyons que l'humour est l'un des foyers qui maintiennent l'humanité debout par son sens de la charité gratuite.

Coluche et ses collègues humoristes ont plus d'une corde à leur arc, parce qu'à part la satisfaction psychologique et l'aide matérielle qu'ils procurent aux personnes qui rient ou qui sont en difficulté financière, une autre de leurs tâches consiste à stabiliser ou à améliorer leur bien-être physique. En effet, selon la médecine, le rire a un impact sanitaire sur l'être humain.

Contemplons, ici, quelques actions médicales insoupçonnées, néanmoins performantes, du rire sur l'organisme de l'homme : « De plus, rire souvent augmente la production d'endorphines, morphines naturelles à l'effet antalgique (antidouleur) et réducteur de l'anxiété. Reste un dernier avantage : rire déclenche l'action du système autonome parasympathique, qui contrôle nombre de fonctions de l'organisme (digestion, respiration, circulation sanguine et pression artérielle). Résultat ? Ce système ralentit le rythme cardiaque, fait baisser la tension artérielle et règle la respiration. Bref, l'organisme se détend. Cerise sur le gâteau : le parasympathique favorise aussi l'érection masculine. Car, tout comme le Viagra, il facilite la dilatation des artères génitales ! »<sup>41</sup>. Le pouvoir bienfaisant du rire sur le fonctionnement du corps humain est tellement pris au sérieux que parmi les disciplines scientifiques qui viennent de naître, l'une d'entre elles, la « guélotologie » (vocabulaire dérivant d'un mot d'origine hellénique, à savoir gelos, c'est-à-dire rire en français) se donne pour vocation la compréhension des vertus curatives du rire.

À l'heure actuelle, il y a des hôpitaux où le corps médical travaille en étroite collaboration avec des clowns, car le rire qu'ils suscitent chez les patients est thérapeutique et vient en complément au traitement classique que suivent les malades dans les centres de santé. Le cri d'indignation de Pierre Bugard, en 1970, face au peu d'intérêt que l'élite mondiale accorde à l'étude des comédiens et des bienfaits de leurs actions dans la société n'est plus qu'un lointain souvenir, parce que quarante ans plus tard, l'océan des investigations qui leur est consacré répond favorablement à son inquiétude que voici : « Quels sont les mobiles psychologiques du comédien ? Pourquoi joue-t-il, pourquoi aimons-nous le voir jouer ? Qui est guéri de quoi ? Le théâtre est catharsis et l'on s'étonne que les médecins et les analystes se soient si peu penchés sur le problème du comédien, alors qu'il y a pléthore de travaux sur le psychodrame et les dynamiques des groupes ». Le

---

<sup>41</sup> SULTAN (Yoanna), op. cit., pp. 126-127.

pédiatre Patch Adams et Caroline Simonds, dit le docteur Girafe, sont des promoteurs du rire comme moyen de soulager la douleur des mal portants<sup>42</sup>.

Cette pratique est tout à fait normale parce que les différentes branches de la science et de la technique, dans le souci de compétitivité, copient de plus en plus le mariage modèle des sciences physiques avec les mathématiques, qui a fait ses preuves depuis des centaines. Elles coopèrent les unes avec les autres, car elles comprennent aisément que si prise individuellement elles sont capables d'accomplir de bonnes et belles choses, elles créeront des choses encore davantage grandioses et rentables si elles se joignent les unes aux autres. Par exemple, les limites entre les sciences médicales, la sociologie et la géographie tendent à disparaître, parce qu'elles peuvent séparément ou solidairement étudier un même phénomène dans une localité donnée. C'est l'une des raisons pour lesquelles Jacques Bouveresse dit : « [...] l'effacement délibéré des frontières conventionnelles qui existent pour l'instant entre la science, la philosophie, la littérature et l'art est, semble-t-il, le mot d'ordre par excellence de la postmodernité »<sup>43</sup>. Le rapprochement entre les disciplines est solidaire de celui qui prévaut actuellement entre les peuples, ainsi qu'entre les individus à travers la mondialisation.

## CONCLUSION

Nous ne sommes aucunement opposés à l'humour noir de façon radicale, mais soutenons qu'il est indispensable d'y mettre de l'ordre, afin d'éviter que sous le couvert du droit à la liberté d'expression, des partisans du mal en profitent pour créer le malaise dans la communauté. Lutter contre l'humour noir sauvage, qui n'a nul respect pour la morale et l'éthique, permettra de réduire considérablement le brigandage, car les voyous aiment rire (à haute voix, à voix basse ou silencieusement) pour manifester leur contentement quand ils commettent leurs forfaits. En effet, en enseignant aux populations, singulièrement aux mineurs<sup>44</sup>, que l'humour noir non académique est une branche de la violence illégale et qu'il conduit inconsciemment à l'impolitesse, à l'escroquerie, au vol, au viol, à la casse et au

---

<sup>42</sup> SULTAN (Yoanna), op. cit., p. 127

<sup>43</sup> BOUVERESSE (Jacques), *Rationalité et cynismes*, Paris, les Éditions de Minuit, 1984, p. 162.

<sup>44</sup> LOCKE (John), *Quelques pensées sur l'éducation*, trad. de COMPAYRE (G.), Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1992, pp.105-106 : « On s'étonnera peut-être que je recommande de raisonner avec les enfants, et cependant je ne puis m'empêcher de penser que c'est la vraie manière de se comporter avec eux. Ils entendent raison dès qu'ils parlent et, si je ne me trompe, ils aiment à être traités en créatures raisonnables plus tôt qu'on ne s'imagine. C'est une sorte d'orgueil qu'il faut développer en eux, et dont on doit se servir autant que possible, comme d'un puissant instrument pour les conduire ».

meurtre, la société fera attention à ses propres paroles et productions artistiques. Ce qui contribuera à la paix et à l'entente parmi les hommes.

Changer la société est la tâche de tous, mais plus encore celle de l'État qui a aussi un besoin urgent d'être éduqué pour mener à bien la mission qui lui incombe. C'est pourquoi Karl Popper tire cette conclusion : « Il faut [...] moraliser la politique et non politiser la morale »<sup>45</sup>. Politiser la morale, c'est notamment tuer la politique, car dans les moments difficiles, la morale aliénée ne peut plus jouer son rôle d'éveilleur des consciences. Moraliser le pouvoir d'État, c'est, par exemple, lui faire comprendre que le rire est un important ciment social.

Un Indien, à savoir le médecin Madan Kataria, le sait. C'est d'ailleurs ce qui le conduit à fonder, en 1995, les clubs du rire qui sont plus de deux mille cinq cents dans le monde. En 1998, il institue « une journée mondiale du rire »<sup>46</sup> : une fois par an, des milliers d'enfants, de jeunes, d'adultes et de vieillards venant des quatre coins du globe terrestre se rassemblent en un lieu donné pour célébrer le rire et se faire des amis. Leur but principal est de montrer que grâce au rire, dorénavant, les habitants de la terre entière n'appartiennent plus à des continents, à des pays, à des villes, à des villages, à des hameaux, à des campements, mais à une famille qui habite dans une seule et même maison. Généralement, les membres d'une famille s'adorent et quand ils sont en colère, ils se font des remarques parfois piquantes, mais pleines de respect, d'humour et d'amour : l'humour noir est appelé à leur ressembler.

## BIBLIOGRAPHIE

1-ABBÉ PIERRE (Henri GROUÈS, dit), *Amour, toujours ! Petit Abécédaire incomplet et dans le désordre*, Paris, Seuil, 1992.

2-ANGUE (Fernand), « La Vie de Molière (1622-1675) », in MOLIERE (Jean-Baptiste POQUELIN, dit), *L'Avare*, Paris, Bordas, 1976.

3-ARTENA (Stéphane) et COURAGE (Sylvain), « Pour comprendre "l'affaire Siné" ... Charlie Story », in *Le Nouvel Observateur*, n°2283, du 7 au 13 août 2008.

---

<sup>45</sup> POPPER (Karl), *La Société ouverte et ses ennemis. Tome 1. L'ascendant de Platon*, trad. de BERNARD (Jacqueline) et de MONOD (Philippe), Paris, Seuil, 1979, p.99.

<sup>46</sup> SULTAN (Yoanna), op.cit., p. 127.

- 4-BEALE (Richard) et CYRAN (Robert), « Où est passé l'argent de l'escroquerie Madoff ? », trad. de LAHUEC (Christine), in *Le Monde*, n° 19873, mercredi 17 décembre 2008.
- 5-BERGSON (Henri), *Le Rire*, Paris, Quadrige / PUF, 1940.
- 6-BLOEM (Danielle), *L'Humour juif*, France, Marabout (Humour 31), 1988.
- 7-BOGGIO (Philippe), *Coluche. L'histoire d'un mec*, Paris, Flammarion, 2006.
- 8-BOSSUET (Jacques-Bénigne), *Oraisons funèbres et sermons II*, Paris, Librairie Larousse, 1934.
- 9-BOUVERESSE (Jacques), *Rationalité et cynismes*, Paris, les Éditions de Minuit, 1984.
- 10-BURGESS (Anthony), *Shakespeare*, trad. de SISSUNG (Maud) et de NOËL (Bernard), Paris, Buchet/ Chastel, 1972.
- 11-CAMDESSUS (Michel), « Lorsqu'il y va de l'homme... », in *La Documentation catholique*, n° 2261, 6 janvier 2006.
- 12-COHEN (Philippe), NATHAN (Hervé) et NEUMANN (Laurent), « La Nouvelle dictature des spéculateurs », in *Marianne*, n° 581, du 7 au 13 Juin 2008.
- 13-COSTE (Philippe), « Obama, Shérif de Wall Street ? », in *L'Express*, n°3059, semaine du 18 au 24 février 2010.
- 14-DOMBEY (Daniel), ENGLAND (Andrew), GREEN (Matthew) et SALEH (Heba), « Al-Qaïda. Appellation d'origine incontrôlée », in *Jeune Afrique*, n° 2560, du 31 Janvier au 6 février 2010.
- 15-DUCHÊNE (Roger), *Molière*, Paris, Fayard, 1998.
- 16-FAUJAS (Alain), « Suisse. Les banquiers se mettent à table », in *Jeune Afrique*, n° 2513, du 8 au 14 mars 2009.
- 17-FAY (Sophie), FREDET (Jean-Gabriel) et PHILIPPON (Thierry), « sortir de la crise », in *Le Nouvel Observateur*, n° 2339, 9 septembre 2009.
- 18-GRANDS ÉCRIVAINS CHOISIS PAR L'ACADEMIE GONCOURT, *Voltaire*, n° 9.
- 19-GRIGORIEFF (G.), « Post face », in BLOEM (Danielle), *L'humour juif*, France, Marabout (Humour 31), 1988.
- 20-GÜRSEL (Nedim), « Mahomet au beau visage », in *Libération*, n°7697, lundi 6 février 2006.
- 21-JACOB (Antoine), « Cachez cet enfer ! », in *L'Express*, n°2961, semaine du 3 au 9 avril 2008.
- 22-LA FONTAINE (Jean de), *Fables*, Paris, Hachette, 1999.
- 23- LAURENS (André), « Préface », in PLANTU, *C'est le goulag*, Paris, Éditions La Découverte et Journal Le Monde, 1983.
- 24-LOCKE (John), *Quelques pensées sur l'éducation*, trad. de COMPAYRE (G), Paris, Librairie Philosophique J.Vrin, 1992.
- 25-M'BOKOLO (Elikia), *L'Afrique moderne. L'Afrique centrale et orientale du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Présence Africaine, 1988.
- 26-MALLAT (Robert), *Coluche, Devos et les Autres... Un demi-siècle de rire français*, Paris, L'Archipel, 1997.
- 27-MAY (Georges), *Rousseau*, Paris, Seuil, 1961.
- 28-MEDDEB (Hind), « Revue de Presse du mercredi 12 décembre 2007 », in France 24, [http:// www.france24.com/France 24 public /fr/revue-de-presse.html](http://www.france24.com/France_24_public/fr/revue-de-presse.html).
- 29-MONTEIL (Claudine), *Les Amants des amants modernes. Oona et Charlie Chaplin*, Paris, Édition° 1, 2001.
- 30-OULD'AMER (Rezza), « De Nouveaux défis à relever », in *Les Clés des médias*, Édition 2007.
- 31-PLATON, *La République*, trad. de PACHET (Pierre), Paris, Gallimard, 1993.

- 32-POPPER (Karl), *La société ouverte et ses ennemis. Tome 1.L'ascendant de Platon*, trad. de BERNARD (Jacqueline) et de MONOD (Philippe), Paris, Seuil, 1979.
- 33- ROBRIEUX (Jean-Jacques), « Plume satirique », in CZECHOWSKI (Nicole, sous la direction de), *L'Ironie. Le sourire de l'esprit*, Paris, Éditions Autrement, 1998.
- 34-SMADJA (Éric), *Le Rire*, Paris, PUF, 1993.
- 35-STROOBANTS (Jean-Pierre), « Aux Pays-Bas, un caricaturiste critique de la religion et de l'islam fait l'objet de poursuites », in *Le Monde*, n° 19662, mardi 20 mai 2008.
- 36-SULTAN (Yoanna), « Le Rire. Enfin pris au sérieux », in *Science et Vie*, avril 2005, n° 1051.
- 37-VIGNON (Claude), « Le Mondialisme en marche », in *Lectures Françaises*, n°572, décembre 2004.